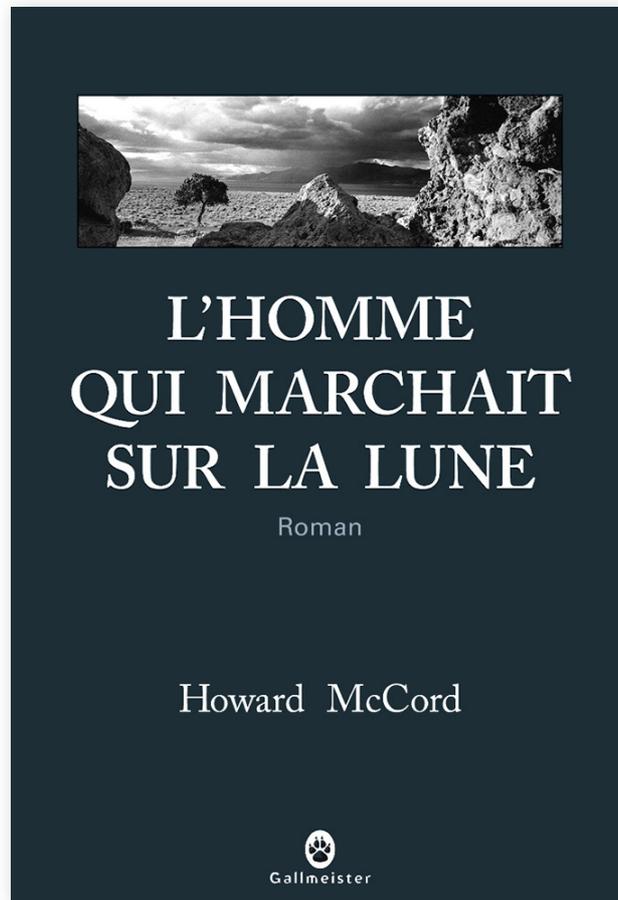




# L'homme qui marchait sur la Lune

Howard McCord



## DOSSIER DE PRESSE

### CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris  
Tél. : 01 45 44 61 33 / [info@gallmeister.fr](mailto:info@gallmeister.fr)

Le Monde

Vendredi 29 août 2008

## Des Livres

## Les rêveries du tueur à gages

Un roman métaphysique et sainement pessimiste de Howard McCord

La femme de la station-service, quand on lui demande où est Gasper, répond presque toujours qu'il n'est pas là. Elle montre au loin le vieux container dont il a fait sa maison. Parfois, elle suggère qu'on devrait le laisser tranquille : un brave homme taciturne et serviable. On est dans le désert, au Nevada. Ce qu'aime Gasper, c'est marcher et courir au grand air, de préférence sur les escarpements de la montagne dite de la Lune : il la connaît par cœur. Chaque falaise, chaque coin herbu où l'on peut dormir, chaque cachette où l'on peut laisser des objets utiles : couchage, nourriture, argent, armes.

**L'homme qui marchait sur la lune (The Man Who Walked to the Moon)**  
de Howard McCord

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Jacques Mailhon.  
Ed. Gallmeister, 152 p., 18,90 €.

Armes ? Oui. Gasper a fait la guerre de Corée dans sa jeunesse. Après l'armistice, il l'a continuée, à sa manière. Pour de l'argent, bien entendu : il est aujourd'hui très riche. « *Un petit service, bref, laid, rendu jadis dans le monde des hommes* » l'a fait millionnaire. Il loue

des coffres-forts un peu partout dans le monde : on ne sait jamais ni où ni quand on peut avoir besoin de beaucoup d'argent très vite.

Tueur à gages, c'est un métier lucratif et qui laisse quelques loisirs. Il les emploie d'abord à affûter son corps : il marche, il court. La nuit, le jour. Habillé, tout nu : cinquante, soixante kilomètres... Il passe aussi du temps avec ses armes, il astique, vérifie, règle. Et puis il lit : un peu de tout. Comme l'auteur de ce livre, ancien combattant lui aussi, puis universitaire, essayiste et poète, dont Gasper partage la tendresse pour les précurseurs grecs : on ne cite plus guère Archiloque de

nos jours ni d'ailleurs Archimède Patti, qui n'était pas poète, mais général dans les services spéciaux en 1945 : un parrain d'Hô Chi Minh. Cet auteur sait décidément bien des choses sur le monde, et par exemple que les guerriers sont romantiques « *alors que les assassins... apprennent à agir avec la splendide et pieuse détermination des classiques* ».

**Effrayant et subtil**

Tant de lecture alimente les réflexions du tueur lettré. Courbant le dos sous les rafales à 4 000 mètres d'altitude, il remâche sa métaphysique : nous sommes le

fruit du hasard, et il n'existe pas de dessein. Comment prétendre le contraire, alors que les médecins nous expliquent qu'ils ne connaissent que dix pour cent de la matière de l'Univers ? Ne croit-il donc à rien, ce Gasper autour de qui les gens commencent à mourir sans l'avoir prévu ? Bien sûr que si ! A travers les étoiles, sous les gneiss et les granits, au fond des grottes, dans le rêve des hommes trop prudents, il y a Cerridwen, la sorcière venue des brumes et des contes du pays de Galles, avec son chat meurtrier : Palug. C'est elle qui joue avec les idées et la vie de Gasper : atrocement belle, joliment cruelle, elle se

faufile dans ses rêves, se glisse dans son sac de couchage et laisse des avertissements. On peut toujours tuer le Chat, par exemple quand il se présente sous la vêtue d'un sicaire ennemi venu sur la montagne pour effacer Gasper, mais il revient toujours. Son crâne desséché au fond d'une grotte en est la preuve, déposée naturellement par la déesse maléfique pour inquiéter, avertir Gasper, le tueur qui l'a créée dans ses ruminations. Complexe et précis, effrayant et subtil, sainement pessimiste : tel est le magnifique roman d'un poète érudit qui voudrait le bien et constate le mal. ■

Jean Soublin



8 octobre 2008

## ROMAN

HOWARD McCORD

L'HOMME QUI MARCHAIT  
SUR LA LUNE

D'un ton neutre, le narrateur, William Gasper, s'explique : « *J'en suis aujourd'hui à cent quarante, et ne suis pas lassé, toujours pas lassé.* » Gasper, méthodique, placide, a tué de ses mains et pour le compte de l'armée américaine cent quarante personnes. C'est son boulot. Il trouve qu'il y a pire : les types, dans leurs bombardiers, qui tuent à l'aveugle. Lui fait de la dentelle, invisible, imparable. C'est un lettré, un maniaque, il cite Kierkegaard et Jünger, vit en reclus, à l'affût de l'ennemi, de l'autre, peut-être de lui-même. Depuis cinq ans, Gasper arpenne une montagne, un nulle part au cœur des Etats-Unis. Il marche, escalade, attend, scrute l'horizon, escalade encore. Il est prêt, toujours. Et se raconte. Ou invente – comment savoir ? Il dit discuter de sa santé mentale avec une rivière qui ne lui répond pas. Dit que les peupliers le traitent comme s'il

était innocent. Dit qu'il aime la mort parce que lui, il est vivant. Dit que son plaisir, c'est tuer – faire net, propre. Dit : « *Je ne suis pas différent de vous.* » Qui est-il ? Un mystique, un fabulateur, un fou dangereux, un conquérant illuminé ? Qui le suit ? Une ombre, un autre tueur, ses propres délires ?

Howard McCord, poète, vétéran de la guerre de Corée, est pour la première fois traduit en français. Il ne laisse aucune alternative au lecteur. Il mêle lyrisme et cruauté, mélancolie et horreur, nous contraint à suivre les méandres de l'esprit foutraque de son héros, nous oblige à escalader avec lui des pentes vertigineuses, sur lesquelles toute raison vacille. *L'Homme qui marchait sur la Lune* est un brûlot, un roman à part, qui réussit une foudroyante alchimie et fait de l'abjecte folie des hommes du grand art.

MARTINE LAVAL

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Jacques Mailhos, éd. Gallmeister,  
136 p., 18,90 €.

# le nouvel **Observateur** nouvelobs.com

23 octobre 2008

## Un roman de Howard McCord **Objectif Lune**

Un hymne au désert du Nevada troublé par l'arrivée d'un tueur, c'est « L'Homme qui marchait sur la Lune ». Inquiétant

**N**os livres préférés, ceux que l'on classe dans nos bibliothèques, sont par définition des livres inclassables. Disons-le autrement, les livres que nous rangeons sont ceux qui nous dérangent. Parmi ceux-ci, depuis quelques années, peu m'ont paru aussi inquiétants que cet « Homme qui marchait sur la Lune » de Howard McCord. Il est publié chez un jeune éditeur, Olivier Gallmeister, qui a choisi pourtant un « créneau » soigneusement balisé et donc, en un sens, fort rassurant : la publication de ce que les Américains appellent *nature writing*, savoureux récits de la pêche à la mouche dans les Rocheuses, éloge mélancolique des vallées du Montana menacées par l'industrialisation ou chants

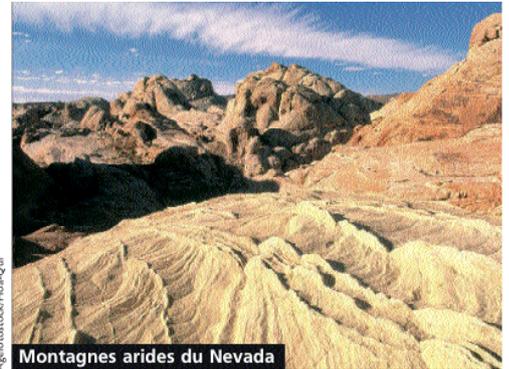
d'amour aux faucons pèlerins migrateurs...

Cette fois, rien d'attendu, rien de rassurant, sinon peut-être les premières pages de l'ouvrage, dont le héros-narrateur d'une cinquantaine d'années semble vivre comme un ascète dans le désert du Nevada. Il n'aime rien tant que les longues et solitaires expé-

**Howard McCord** est né en 1932 au Texas. Vétéran de la guerre de Corée, il a publié des recueils de poésie et des récits couronnés par de nombreux prix. Il vit dans l'Ohio.



Cynthia Farah Haines



Montagnes arides du Nevada

ditions pédestres. Depuis des années, il reprend l'ascension de la Lune, une montagne désertique non loin de chez lui, qui culmine à 4 000 mètres et n'intéresse personne. Entre ses bivouacs rustiques et les peu appétissantes bouillies de gruau qu'il avale, il se retrouve dans une sorte de communion quasi mystique avec le monde. Le *nature writing*, nous y sommes ! Oiseaux, rochers, sources, transparence de l'air sont décrits avec la plus extrême précision, tout comme les conditions de vie et de survie du narrateur. Pourtant, une forme de folie va peu à peu se glisser dans ce récit, non pas ébranler son évidence physique, âpre, incontestable, mais se superposer plutôt, si l'on peut dire, à la pâte grumeleuse du réel.

Qui est ce personnage ? Un ancien tueur à la solde de l'armée américaine ? Et l'inconnu qui gravit la montagne, derrière lui ? Un homme chargé de l'abattre, un agent du KGB ? Le narrateur hallucine-t-il quand il sent près de lui une sorte d'esprit féminin, flanquée d'un chat pour ses basses œuvres et qui tour à tour le protège et veut sa mort ? La force insidieuse, incroyable, tragique même de Howard McCord est là. Dans ce double état de lecture et de compréhension du monde qu'il propose à ses lecteurs. Un homme gravit une montagne et la redescend. Cet homme est un ancien tueur, la fin du livre est, à cet égard, d'une brutalité stupéfiante, n'en disons pas plus. Et puis il y a cette déraison, ces égarements d'une conscience hallucinée en communion, peut-être, avec la magie non moins hallucinée des paysages du Nevada. On ne gravit pas impunément la Lune. On n'ouvre pas moins impunément ce livre. Randonneurs et lecteurs, prenez garde ! **FRÉDÉRIC VITOUX**

« L'Homme qui marchait sur la Lune », par Howard McCord, traduit de l'américain par Jacques Mailhos, Gallmeister, 134 p., 18,90 euros.

# L'EXPRESS

4 septembre 2008

ROMAN ÉTRANGER

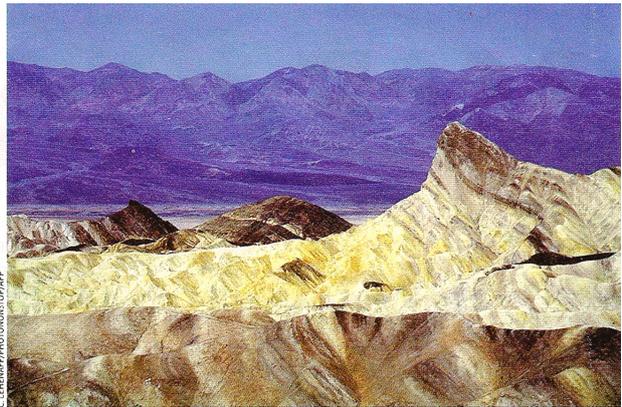
## Le fantôme du Nevada

Entre naturalisme et polar, *L'Homme qui marchait sur la Lune*, livre-culte de l'Américain Howard McCord, est enfin traduit en français.

C'est sans doute ce qui fait le charme de la littérature américaine vue de Paris : un auteur comme Howard McCord peut être à la fois un poète reconnu et un membre de l'Association des collectionneurs d'armes de l'Ohio, publier dans d'obscures revues de poésie et dans *Gun Digest*, avoir été marine en Corée et enseigner le *creative writing* à l'Université. Son premier texte traduit en français, *L'Homme qui marchait sur la Lune*, livre-culte aux États-Unis depuis 1997, se pré-

sente d'ailleurs sous la forme d'une quête contemplative tempérée par l'usage – immodéré – du 44 Magnum. La rencontre très réussie entre le *nature writing* et le polar conspiratif.

La Lune en question, ce sont les montagnes désertes du Nevada, que le mystérieux et frugal William Gasper parcourt inlassablement, quelques flocons d'avoine dans le ventre et, toujours, une vague citation de Schopenhauer à la bouche. Que fuit-il ? La civilisation du bruit, des échangeurs d'autoroute et des clips en bou-



Que fuit le mystérieux William Gasper dans ces montagnes désertes ?

cle sur MTV ? Son passé de tueur professionnel pour le compte de l'armée américaine, y compris, peut-être, certain jour funeste de novembre 1963 à Dallas ? Ou le fantôme de quelque femme aimée ? Dans ce bref roman, McCord dépose une à une les pièces d'un puzzle qui dessine le profil escarpé de son William Casper. On gravit la montagne avec lui, on boit en sa compagnie

à de maigres filets d'eau, on contemple le ciel étoilé, on goûte son cynisme « survivaliste »... Et puis, soudain, coups de feu dans la sierra et final à la *Pulp Fiction*. Howard McCord réussit un tour de force : ouvrir une voie entre Thoreau et Tarantino. ●

**Jérôme Dupuis**  
*L'Homme qui marchait sur la Lune*, par Howard McCord. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mailhos. Gallmeister, 134 p., 18,90 €.

# L'EXPRESS

4 septembre 2008

ROMAN ÉTRANGER

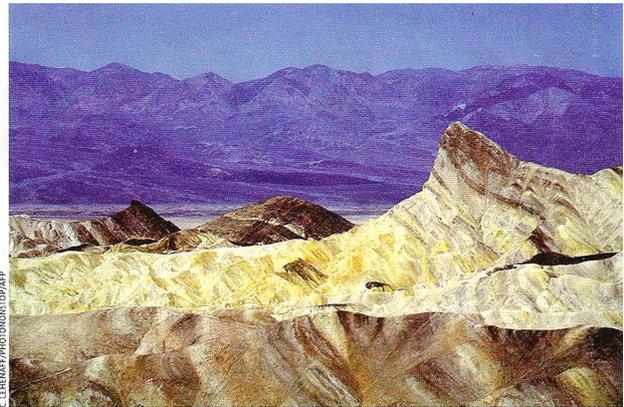
## Le fantôme du Nevada

Entre naturalisme et polar, L'Homme qui marchait sur la Lune, livre-culte de l'Américain Howard McCord, est enfin traduit en français.

C'est sans doute ce qui fait le charme de la littérature américaine vue de Paris : un auteur comme Howard McCord peut être à la fois un poète reconnu et un membre de l'Association des collectionneurs d'armes de l'Ohio, publier dans d'obscures revues de poésie et dans *Gun Digest*, avoir été marine en Corée et enseigner le *creative writing* à l'Université. Son premier texte traduit en français, *L'Homme qui marchait sur la Lune*, livre-culte aux États-Unis depuis 1997, se pré-

sente d'ailleurs sous la forme d'une quête contemplative tempérée par l'usage – immodéré – du 44 Magnum. La rencontre très réussie entre le *nature writing* et le polar conspiratif.

La Lune en question, ce sont les montagnes désertes du Nevada, que le mystérieux et frugal William Gasper parcourt inlassablement, quelques flocons d'avoine dans le ventre et, toujours, une vague citation de Schopenhauer à la bouche. Que fuit-il ? La civilisation du bruit, des échangeurs d'autoroute et des clips en bou-



Que fuit le mystérieux William Gasper dans ces montagnes désertes ?

cle sur MTV ? Son passé de tueur professionnel pour le compte de l'armée américaine, y compris, peut-être, certain jour funeste de novembre 1963 à Dallas ? Ou le fantôme de quelque femme aimée ? Dans ce bref roman, McCord dépose une à une les pièces d'un puzzle qui dessine le profil escarpé de son William Casper. On gravit la montagne avec lui, on boit en sa compagnie

à de maigres filets d'eau, on contemple le ciel étoilé, on goûte son cynisme « survivaliste »... Et puis, soudain, coups de feu dans la sierra et final à la *Pulp Fiction*. Howard McCord réussit un tour de force : ouvrir une voie entre Thoreau et Tarantino. ●

**Jérôme Dupuis**  
*L'Homme qui marchait sur la Lune*, par Howard McCord. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mailhos. Gallmeister, 134 p., 18,90 €.

N°12  
OCTOBRE 2008  
2,50 EUROS

# Service Littéraire

LE JOURNAL DES  
ÉCRIVAINS FAIT PAR  
DES ÉCRIVAINS

Le mensuel de l'actualité romanesque

« J'ai une patrie : la langue française. » Albert Camus

## LA CHRONIQUE

Par Eric Neuhoff

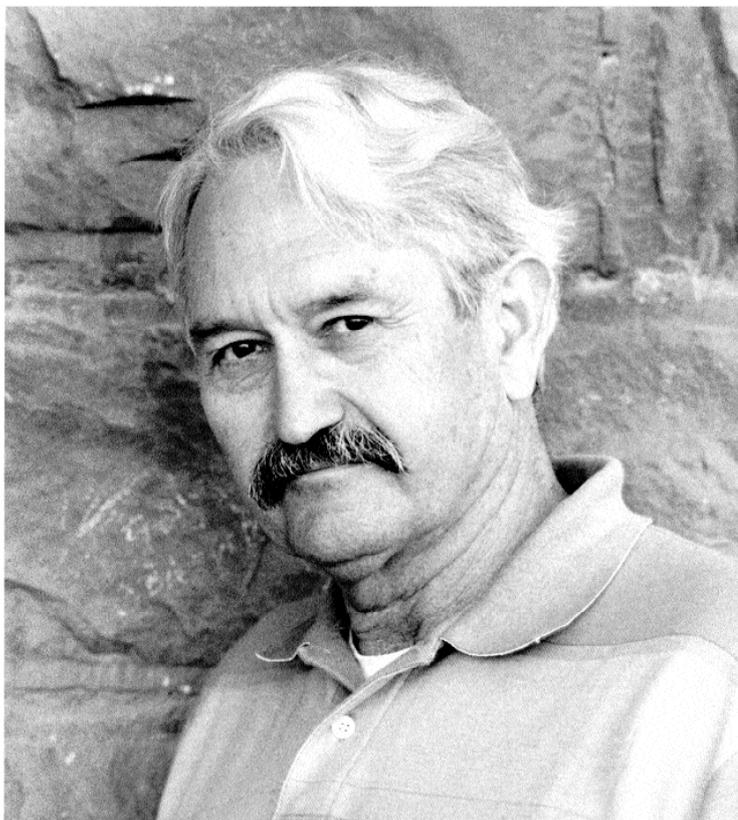
# Le gaucher du Névéda

Howard McCord raconte l'histoire d'un tueur  
avecla précision d'un sniper.

**P**rofession : assassin. William Gasper a tué 127 hommes et femmes. Cet ancien Marine a appris son métier durant la guerre de Corée. Voilà pourquoi il semble parfaitement incollable sur les armes à feu. Springfield, Weatherby 300, Remington calibre 270, ces modèles n'ont pas de secrets pour lui. Il marche dans le désert du Nevada, escalade une montagne baptisé

la Lune. Dans son crâne se bousculent des citations de philosophes, des souvenirs de batailles, un voyage en Islande. Ses rêves sont hantés par une sorcière au corps magnifique, Ceridwen. Ce fou est très sage, dans son genre. Il est gaucher, se nourrit de raisins et d'abricots séchés, boit de la neige fondue, s'offre de temps en temps une gorgée de cognac. Un autre chasseur rôde dans les parages.

On ne sait pas s'il s'agit de son double ou d'une hallucination. Odeur de meurtre, description des dégâts que cause une balle pénétrant dans un crâne. Gasper sait qu'il faut rester silencieux en approchant d'un point d'eau. Une étrange paranoïa flotte sur ces pages superbes : paysages (« *la bonne toundra est douce comme du poil de chaton* »), brutales évocations sexuelles, scènes de violence, orages dignes du cinémascope. Cette confession fait l'effet d'un uppercut. McCord aligne les phrases avec la précision d'un sniper. Cela n'interdit pas la poésie. Il y a là-dedans de la folie, une nature présente, physique. Pourquoi le frère s'est-il suicidé ? Le héros est-il mythomane ? Où a-t-il appris à si bien écrire (on a envie de lire certains chapitres à voix haute) ? Quand même pas sous l'uniforme ? Qui sont ces gens partis à sa recherche ? Une sorte de vertige saisit le lecteur. D'où sort cet Howard McCord qui a publié ce texte fulgurant en 1997 ? Un exemple, presque au hasard : ce fusil « *qui émet un bruit profond comme celui de l'âme d'un rocher qui s'en va, ou l'inspiration d'un brontosauve* ». On referme cela KO mais ravi. On va l'offrir partout autour de nous. Faites passer. **E.N.**



Cynthia Frab Hamet/Éditions Gallmeister

**L'homme qui marchait sur la lune**, de Howard McCord, traduit par Jacques Mailhos.  
Gallmeister, 134 p., 18,90 €.

# la Croix

6 novembre 2008



COUP DE CŒUR

Vanessa Postec

## Sur la route du Nevada

**L'HOMME QUI MARCHAIT SUR LA LUNE**  
d'Howard McCord

Traduit de l'américain par Jacques Mailhos, Gallmeister, 134 p., 18,90 €

Cormac McCarthy imaginait un homme sur la route; Howard McCord le préfère marchant sur la Lune, cette «*montagne de nulle part*», quelque part dans le Nevada.

L'homme qui marche s'appelle William Gasper. Voilà cinq ans qu'il gravit régulièrement les pentes de la Lune: Gasper en a appris les escarpements, les éboulements, les plus petites aspérités, les moindres failles. Il y marche et il y court, habillé ou nu, de jour comme de nuit, se nourrit d'un rien, dort à la belle étoile.

Quand il ne marche pas, William Gasper vit dans un conteneur, au large de la station-service, étrange et solitaire. Pourtant, s'il n'a plus d'illusions, Gasper a des lettres, de l'argent et des armes. Et un passé, des prémonitions, des souvenirs, réels ou imaginaires, qu'il remâche.

Il a fait la guerre, en Corée. Il a tué pour l'État, pour le compte de l'armée américaine, rendu des services, éliminé des innocents. Il a gagné des dollars et des ennemis. Mais surtout, il y a Cerridwen, la sorcière celte, qui, dans les brumes des lieux désolés, traque le chasseur... Comme une ombre ou un fantôme, elle défie Gasper et marche sur ses traces. C'est aujourd'hui le chat Palug qu'elle a envoyé au combat, fomentant un huis clos au grand air. À moins qu'il ne s'agisse d'un simple promeneur, égaré sur la Lune?

Dans cet univers de poussière sèche comme dans les ruminations de Gasper, rien n'est jamais certain. «*C'est, pour autant que son narrateur le sache, le récit authentique d'une longue folie lucide, une confession oblique, une apologie pro vita sua, un conte imaginaire tissé dans la froidure de l'hiver ou avec les fils de la nuit.*»

*L'homme qui marchait sur la Lune* est un texte étrange, retenu et tendu vers une fin que rien ne prépare; un roman qui ressemble à une fable métaphysique où tout ne serait qu'acuité, intelligence, noirceur et poésie. Comme son héros, Howard McCord est un vétéran de Corée, comme lui il a parcouru de nombreux pays à pied. Mais il a, surtout, signé un livre en noir et blanc, sur le bien et le mal...